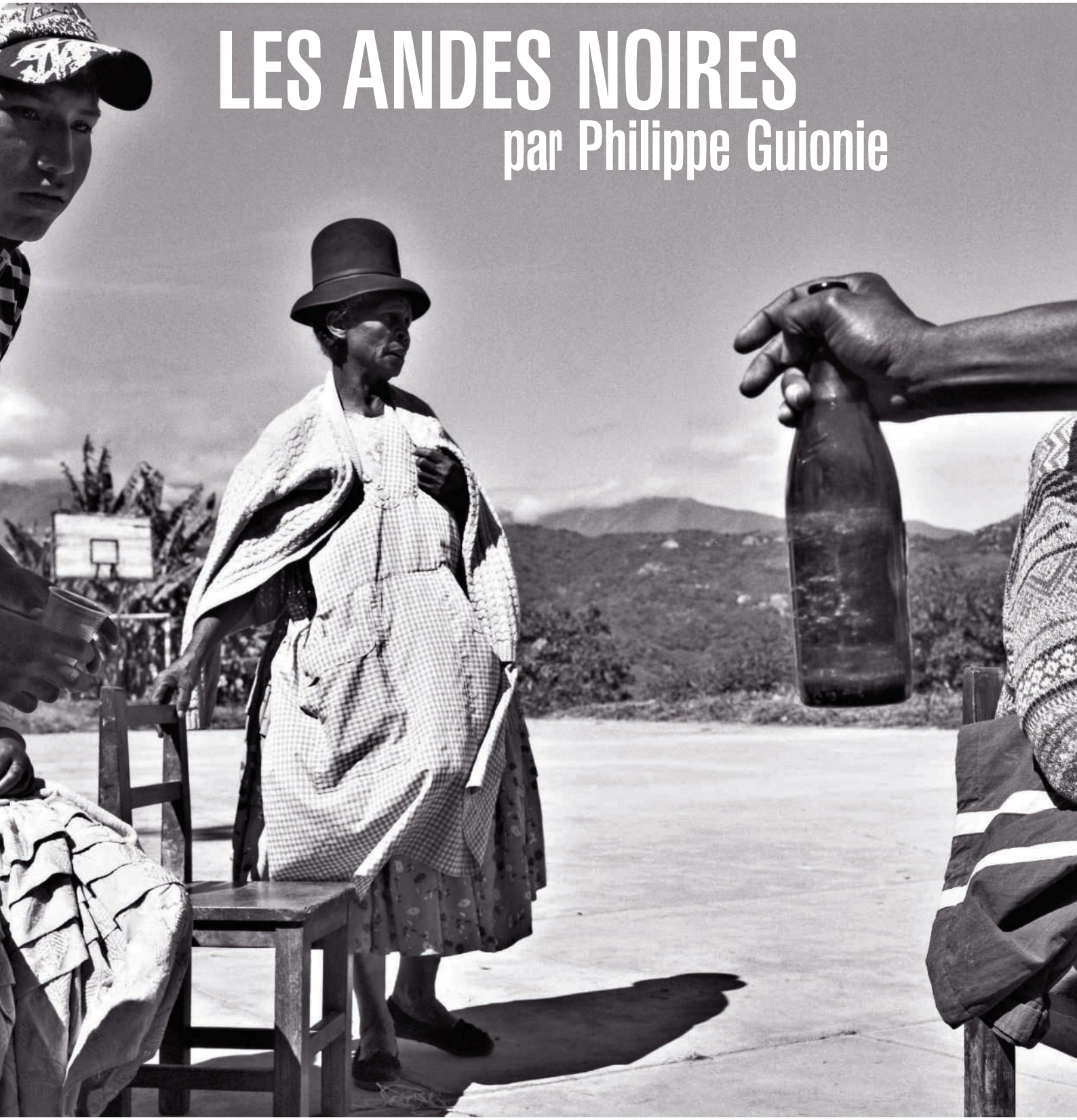
LES ANDES NOIRES
par Philippe Guionie



PHILIPPE GUIONIE/MYOP
Ci-dessus **TOCAÑA, BOLIVIE, 2 AOÛT 2010**
«Petit village perdu au nord de la vallée des Yungas, Tocaña abrite une population métissée à la fois indienne et afro-bolivienne, raconte le photographe. Une partie des habitants s'est rassemblée sur le terrain de sport qui domine la vallée. Il est midi et la bière coule déjà à flots.»
A droite **SAN BASILIO DE PALENQUE, COLOMBIE, 12 JUILLET 2009**
«La statue de Benkos Bioho se dresse à l'entrée de ce village où vivent 3 500 habitants. Elle rend hommage au fondateur de cette localité afro-colombienne emblématique créée au XVIIe siècle. Village fortifié appelé "palenque", il a été le refuge des esclaves en fuite, avant de devenir aujourd'hui un espace culturel unique.»

La diaspora africaine en Amérique latine ne se limite pas au Brésil et aux Caraïbes. Dans ses recherches sur la mémoire et l'identité, Philippe Guionie a parcouru Colombie, Chili, Bolivie, Venezuela, Pérou et Equateur, de début 2008 à fin 2010, à la découverte d'une population ignorée, les Noirs des pays andins. A travers les portraits des hommes et des femmes qu'il a rencontrés, le photographe et historien toulousain évoque leurs racines venues du continent noir, plantées en terre latino-américaine par l'importation massive d'esclaves à partir du XVIe siècle. Alors que la colonisation espagnole a occulté leur culture et leurs traditions, Philippe Guionie a relevé les traces du lointain héritage africain.

SAN BASILIO DE PALENQUE, COLOMBIE, 13 JUILLET 2009
«Rafael Cassiani Cassiani est l'ambassadeur de la musique palenquera. Elle tire son nom du mot "palenque", ces villages libres fondés par des esclaves africains en fuite.»

ESMERALDAS, ÉQUATEUR, 29 JUILLET 2009
«Le volley-ball est l'un des sports les plus populaires en Equateur, notamment pour les femmes d'origine africaine qui y voient une forme d'émancipation et d'expression identitaire.»

ESMERALDAS, ÉQUATEUR, 7 AOÛT 2009
«José Vivero Bolaños, commandant du corps des pompiers de la province d'Esmeraldas, est le premier Afro-Equatorien à bénéficier d'une si haute distinction. La population afro-équatorienne représente plus de 5 % de celle du pays.»

BOGOTÁ, COLOMBIE, 17 JUILLET 2009
«Depuis 2008, Mabél Lorena Lara Dinas est la présentatrice de "Noticias Caracol", le journal d'informations de référence en Colombie. Première femme journaliste noire à ce poste, elle est devenue l'une des figures emblématiques des Afro-Colombiens.»

PHILIPPE GUIONIE
LA CONCEPCIÓN, ÉQUATEUR, 24 JUILLET 2009
«J'ai fait cette photographie par réflexe juste avant que doña Laura ne me tombe dans les bras. Il y avait très longtemps qu'elle n'avait pas croisé un homme blanc.»

par Christian Caujolle

La nation sans nom

Notre vision du monde, même lorsque nous sommes animés des meilleures intentions, même lorsque nous croyons être informés, même lorsque nous faisons l'effort de remettre en cause les connaissances considérées comme acquises, reste entachée de clichés. Et ils ont la vie d'autant plus dure que, dès que nous cherchons à les contourner, nous nous heurtons aux visions majoritaires, dominantes, qui sont aussi les nôtres, et qui ont une fâcheuse tendance à gommer les différences et à ignorer les minorités si elles ne sont pas suffisamment agissantes.

Le travail récent de Philippe Guionie, au-delà de ses enjeux esthétiques et de son questionnement sur la notion de documentaire, nous oblige à reconsidérer ces notions. Naturellement, le premier critère de hiérarchisation de l'information est la proximité géographique, ou culturelle, même si l'on peut déplorer qu'il ne s'agisse que d'une vue à court terme. Il suffit de considérer le traitement de l'actualité en Amérique du Sud dans la presse espagnole et de le comparer à l'ignorance ou à l'espace réduit que lui dédient les médias français pour s'en convaincre. Et il en va ainsi de tout.

S'agissant de l'Amérique du Sud, si vous pensez aux populations noires du continent, vous songez immédiatement au Brésil et aux Caraïbes. Ou peut-être à Cuba. Mais c'est tout. Car il est tout de même inimaginable d'envisager dans la partie andine du continent, là où nous ne voulons voir que des lamas et des descendants des Indiens qui n'ont pas été massacrés par les conquistadors, des Noirs. Des Noirs comme en Afrique. C'est pourtant à leur rencontre qu'est allé Philippe Guionie. Il les a trouvés, accompagnés, photographiés, enregistrés, a dialogué avec eux pour finaliser un livre[1] et une exposition[2] qui étonnent et qui marquent aussi un tournant dans son travail. En Bolivie, au Chili, en Colombie, en Equateur, au Pérou, au Venezuela, il nous invite à approcher avec lui ces « Afro-descendants » qui, depuis peu, affirment leur identité, revendiquent leurs racines et leur histoire. Le déclic se produisit au nord de l'Equateur, dans la province d'Esmeraldas, là où existe une ville nommée Africa, qui devient le symbole de cette nation qui n'existe pas. Celle des descendants des esclaves que les Espagnols allèrent chercher en Afrique à partir du XVIe siècle pour développer les plantations et qu'ils mirent au travail sur les côtes du continent qu'ils avaient conquis.

AU NORD DE L'ÉQUATEUR, DANS LA PROVINCE D'ESMERALDAS, EXISTE UNE VILLE NOMMÉE AFRICA, SYMBOLE DE SES RACINES NOIRES

C'est dans chacun des pays traversés lors de cette longue enquête photographique que l'on retrouve des traces de la culture venue d'Afrique. En Bolivie par exemple, dans le petit village perché de Mururata, au sud de la vallée des Yungas, 30 000 Afro-Boliviens vivent dans une vallée tropicale coincée entre le plateau de l'Altiplano et la forêt amazonienne. Ils sont les descendants des esclaves africains des mines d'or de Potosí. L'historien Guionie parle avec précision de cette réalité : « Dans la région du Chocó colombien, [la ville de] Quibdó, le long du fleuve Atrato, ressemble à s'y méprendre à Mbandaka, nichée dans l'un des méandres du fleuve Congo : même puzzle de toits en tôle ondulée, même forêt tropicale au vert brocoli, mêmes eaux boueuses. Plus au nord, le village de San Basilio de Palenque affirme fièrement son identité africaine. Ici même les ombres sont noires. Sur la place centrale, Benkos Bioho, roi fondateur, lève le bras et montre les chaînes de l'esclavage. San Basilio est le dernier des "palenques". Devenu un espace culturel unique, il est classé au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco depuis 2005. La population afro-colombienne y parle un créole palenquero appelé "suto" (littéralement "à nous") associant une base lexicale espagnole et des caractéristiques grammaticales des langues bantoues, originaires de toute la moitié sud de l'Afrique. [...] Sur la côte vénézuélienne de l'Etat d'Aragua subsistent des éléments cultuels aux racines africaines. » Ces rencontres, cette découverte d'un univers et d'une culture qui se redécouvre elle-même, le photographe les transcrit sans manière, avec moins de formalisme que dans ses travaux précédents, mais avec toujours la même rigueur, la même humanité dans des portraits en format carré qui laissent la lumière dessiner tendrement les formes, les traits, la peau. Gens de tous âges, de toutes conditions, qui se figent ou s'expriment face à l'appareil, toujours dignes, et qui dialoguent avec des images rectangulaires saisies au vol pour évoquer le voyage ou pour documenter la situation. Un immense « Negro » peint sur un mur, quelques graffitis qui évoquent l'Afrique comme un visage, cela suffit pour dire de quoi il s'agit, quels sont les enjeux.

Le plus remarquable peut-être, au-delà de la découverte du sujet lui-même et de son traitement, c'est certainement la façon qu'a Philippe Guionie de nous faire partager une façon de photographier qui est une manière de vie. Il le dit sans ambages en conclusion de l'introduction de son livre : « J'aime la photographie pour ses vertus. Elle est la preuve et l'expérience. Elle est le temps et le voyage. Avec elle, j'existe, j'ai fini de vivre. » Exister, comme les Afro-descendants, ces Noirs ignorés des Andes qu'il réhabilite. ●

[1] « Africa-America », Diaphane éditions.

[2] Exposition à la galerie du Château d'Eau, 1, place Laganne, Toulouse. Jusqu'au 31 décembre 2011.